

# Cours d'introduction au thème - Faire croire - Exemplier

A. Lachaume

## I - Faire croire, c'est s'éloigner du réel et travestir la vérité.

1. Musset « Deux grands yeux languissants, cela ne trompe pas » (*Lorenzaccio*, I, 1)

2. Laclos « J'étais si troublée, que je n'osais le regarder. [...] Le cœur me battait si fort [...] Il ne me regardait pas, lui ; mais il avait un air qu'on aurait dit qu'il était malade [...] je sentis que j'allais pleurer aussi » (*Ld*, lettre XVIII de Cécile de Volanges à Sophie Carnay, p. 113-114)

3. Laclos : « Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la sérénité, même celui de la joie ; j'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour sa période qui se déroule comme une corde ronflante, et la petite toupie s'échappe avec un murmure délicieux. On pourrait presque la ramasser dans le creux de la main, comme les enfants des rues (*Lorenzaccio*, II, 4, p. 91)

6: Arthur Schopenhauer, *L'Art d'avoir toujours raison* (1864), dialectique éristique : « Certains l'ont définie comme étant la logique des apparences, mais cette définition est fautive, sans quoi elle servirait qu'à réfuter des propositions fausses. Or, même quand quelqu'un a raison, il a besoin de la dialectique pour défendre et maintenir sa position. Il lui faut connaître les stratagèmes malhonnêtes afin de savoir comment leur faire face, voire même en faire usage lui-même afin de frapper son adversaire avec ses propres armes ».

\*

7 : Pierre Bourdieu (1930-2002), *Ce que parler veut dire* : « Le pouvoir des paroles n'est autre chose que le pouvoir délégué du porte-parole, et ses paroles sont tout au plus un témoignage [...] de la garantie de délégation dont il est investi » (p.105) « le porte-parole est un imposteur pourvu du *skeptron* » (p.107).

8 : Molière « TURBON : Vous verrez ce qui vous en arrivera. Par le mépris que vous faites de mes remèdes et des bons avis que je vous donne, vous allez tomber dans une suite épouvantable de maux, dans la paralysie, de la paralysie dans l'hydropisie, de l'hydropisie dans la squinancie, de la squinancie dans l'apoplexie, de l'apoplexie dans le plus terrible de tous els maux, selon Aristote, qui est la mort dont l'on ne revient jamais » (*Le Malade imaginaire*, 1673, III, 6)

chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine, pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue » (*Ld*, lettre XLIII, de Merteuil à Valmont, p. 264).

4. Nietzsche : « le menteur fait usage des désignations valables, les mots, pour faire que l'irréel apparaisse réel » (*Vérité et mensonge au sens extra-moral*, rédaction en 1873).

\*

5. Musset: « LORENZO : Pas un mot ? pas un beau petit mot bien sonore ? Vous ne connaissez pas la véritable éloquence. On tourne une grande période autour d'un beau petit mot, pas trop court ni trop long, et rond comme une toupie ; on rejette son bras gauche en arrière, de manière à faire faire à son manteau des plis pleins d'une dignité tempérée par la grâce ; on lâche

9 : Michel Foucault : Il faut plutôt admettre que le pouvoir produit du savoir (et pas simplement en le favorisant parce qu'il le sert ou en l'appliquant parce qu'il est utile) ; que pouvoir et savoir s'impliquent directement l'un l'autre ; qu'il n'y a pas de relation de pouvoir sans constitution corrélatrice d'un champ de savoir, ni de savoir qui ne suppose et ne constitue en même temps des relations de pouvoir. Ces rapports de "pouvoir-savoir" ne sont donc pas à analyser à partir d'un sujet de la connaissance qui serait libre ou non par rapport au système du pouvoir ; mais il faut considérer au contraire que le sujet qui connaît, les objets à connaître et les modalités de connaissance sont autant d'effets de ces implications fondamentales du pouvoir-savoir et de leurs transformations historiques. En bref, ce n'est pas l'activité du sujet de la connaissance qui produirait un savoir, utile ou rétif au pouvoir, mais le pouvoir-savoir, les processus et les luttes qui le traversent et dont il est constitué, qui déterminent les formes et les domaines possibles de la connaissance. (*Surveiller et punir*, 1975)

10 : Arendt souligne le rôle « des hommes ayant reçu la meilleure formation, ceux que l'on retrouve, par exemple, aux échelons les plus élevés de l'administration. Ce sont, selon l'excellente expression de Niel Sheehan, les "spécialistes de la solution des problèmes" ; ils sortaient des universités et de divers instituts de recherche pour entrer dans l'administration, certains solidement armés de l'analyse de systèmes et de la théorie des jeux, et prêts, pensaient-ils, à résoudre n'importe quel "problème" de politique étrangère » (MP, p. 19-20).

11 : Arendt « "Persuader le monde" ; prouver que "les États-Unis étaient un "bon médecin", soucieux de tenir ses promesses [...] ; sauvegarder l'image de la toute-puissance, "notre *leadership* mondial", "nous *comporter* (c'est nous qui soulignons)

comme la plus grande puissance du monde" » (MP p. 29 citant le rapport *The Pentagon Papers*).

\*

12: **Laclos**: Valmont le libertin, « saint de village » (lettre IV, p. 85)/ « il m'a fallu leur faire des cajoleries toute la soirée pour les apaiser : car il ne faut pas fâcher les vieilles femmes ; ce sont elles qui font la réputation des jeunes » (lettre LI de Merteuil à Valmont, p. 187).

13. **Machiavel** «Un prince [...] doit savoir bien utiliser la bête, il doit choisir le renard et le lion ; car le lion ne peut se défendre des filets, le renard des loups ; il faut donc être renard pour connaître les filets, et lion pour faire peur aux loups. Ceux qui veulent seulement faire les lions n'y comprennent rien [à la politique]. Donc, **un seigneur intelligent ne peut pas tenir sa parole quand cela se retournerait contre lui, et quand les causes qui l'ont conduit à promettre ont disparu** [...] Et jamais un prince n'a manqué d'excuses pour cacher son manque de parole ; on pourrait trouver beaucoup d'exemples du temps présent, montrant combien de paix, combien de promesses ont été faites pour rien et annulées par l'infidélité des princes : celui qui a mieux su faire le renard s'en est toujours le mieux trouvé. **Mais il faut savoir bien masquer cette nature, être grand simulateur et dissimulateur** [...] Il n'est donc pas nécessaire à un prince de posséder toutes les vertus énumérées plus haut ; ce qu'il faut, c'est **qu'il paraisse les avoir**. Bien mieux : j'affirme que s'il les avait et les appliquait toujours, elles lui porteraient préjudice : mais si ce sont de simples apparences, il en tirera profit. Ainsi, tu peux sembler — et être réellement — pitoyable, fidèle, humain, intègre, religieux : fort bien ; mais tu dois avoir entraîné ton cœur à être exactement l'opposé, si les circonstances l'exigent. Si bien qu'un prince doit comprendre— et spécialement un prince nouveau — qu'il ne peut pratiquer toutes ces vertus qui rendent les hommes dignes de louanges, puisqu'il lui faut souvent, s'il veut garder son

18 : **Platon** "l'art de l'imitation est assurément loin du vrai et, apparemment, s'il s'exerce sur toutes choses, c'est parce qu'il ne touche qu'à une petite partie de chacune, et qui n'est qu'un fantôme. Ainsi le peintre, affirmons-nous, nous peindra un cordonnier, un menuisier, les autres artisans, alors qu'il ne connaît rien à leurs arts. Cependant, pour peu qu'il soit bon peintre, s'il peignait un menuisier et le leur montrait de loin, il pourrait tromper au moins les enfants et les fous, en leur faisant croire que c'est véritablement un menuisier." *La République*, IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., trad. E. Chambry, Les Belles Lettres, 1932.]

19 **Musset** « LORENZO : Je ne voulais pas soulever les masses, ni conquérir la gloire bavarde d'un paralytique comme Cicéron ». Lorenzo à Philippe, III, 3

pouvoir, agir contre la foi, contre la charité, contre l'humanité, contre la religion. Il doit donc disposer d'un esprit en mesure de tourner selon les vents de la fortune, selon les changements des situations. En somme, comme j'ai dit plus haut, qu'il reste dans le bien, si la chose est possible ; qu'il sache opter pour le mal, si cela est nécessaire. » *Le Prince*, [1532], chap. XVIII, trad. Gallimard (Folio classiques), 1980.

14 : **Arendt**

- «Les relations publiques ne sont qu'une variété de la publicité » (MP, p. 17)
- « Ainsi la prémisse psychologique de la possibilité de manipuler les hommes est devenue l'un des principaux produits en vente sur la marché de l'opinion, l'opinion publique ou celle des spécialistes » (MP, p. 18).
- « il est peut-être naturel que des dirigeants élus - qui doivent tant, ou sont persuadés qu'ils doivent tant, aux animateurs de leur campagne électorale - croient en la toute-puissance de la manipulation sur l'esprit des hommes et pensent qu'elle peut permettre de dominer réellement le monde » (MP, p. 31)
- Engrenage. Lien avec le « mythe périlleux de l'omnipotence » (MP, p.56) dans l'absence de limites, de maîtrise et de contrôle observés dans la façon dont la guerre a été conduite par les EU, "arrogance du pouvoir » (MP, p. 57).

15. **Laclos** « Me voilà comme la Divinité » (Merteuil lettre LXIII, p. 211)

\*

16 : **Arendt** « L'antagonisme entre la vérité et l'opinion fut prolongé par Platon (spécialement dans le *Gorgias*) d'un antagonisme entre la communication sous forme de "dialogue", discours approprié à la vérité philosophique, et sous forme de "rhétorique" par laquelle le démagogue, comme nous dirions aujourd'hui, persuade la multitude » (VP p. 297)

## SAVOIR ET CROYANCE - L'EFFICACITÉ DE L'ART DE LA RHÉTORIQUE ?

- 1 Socrate — Te semble-t-il que savoir et croire, la science et la croyance, soient choses  
· identiques et ou différentes ?
- Gorgias — Pour moi, Socrate, je les tiens pour différentes.
- Socrate — Tu as raison, et je vais t'en donner la preuve. Si l'on te demandait : « Y a-t-il,  
5 Gorgias, une croyance fautive et une vraie ? » tu dirais oui, je suppose.
- Gorgias — Oui.
- Socrate — Mais y a-t-il de même une science fautive et une vraie ?
- Gorgias — Pas du tout.
- Socrate — **Il est donc évident que savoir et croire ne sont pas la même chose.**
- 10 Gorgias — C'est juste.
- Socrate — **Cependant ceux qui croient sont persuadés aussi bien que ceux qui savent.**
- Gorgias — C'est vrai.
- Socrate — Alors veux-tu que nous admettions deux sortes de persuasion, l'une qui  
· produit la croyance sans la science, et l'autre qui produit la science ?
- 15 Gorgias — Parfaitement.
- Socrate — De ces deux persuasions, quelle est celle que la rhétorique opère dans les  
· tribunaux et les autres assemblées relativement au juste et à l'injuste ? Est-ce celle d'où naît la  
· croyance sans la science ou celle qui engendre la science ?
- Gorgias — Il est bien évident, Socrate, que c'est celle d'où naît la croyance.
- 20 Socrate — **La rhétorique est donc, à ce qu'il paraît, l'ouvrière de la persuasion qui fait  
· croire, non de celle qui fait savoir relativement au juste et à l'injuste ?**
- Gorgias — Oui.
- Socrate — A ce compte, l'orateur n'est pas propre à instruire les tribunaux et les autres  
· assemblées sur le juste et l'injuste, il ne peut leur donner que la croyance. Le fait est qu'il ne  
25 pourrait instruire en si peu de temps une foule si nombreuse sur de si grands sujets.
- Gorgias — Assurément non.
- Socrate — Allons maintenant, examinons la portée de nos opinions sur la rhétorique, car,  
· pour moi, je n'arrive pas encore à préciser ce que j'en pense. Lorsque la cité convoque une  
· assemblée pour choisir des médecins, des constructeurs de navires ou quelque autre espèce  
30 d'artisans, ce n'est pas, n'est-ce pas, l'homme habile à parler que l'on consultera ; car il est  
· clair que, dans chacun de ces choix, c'est l'homme de métier le plus habile qu'il faut prendre.  
· Ce n'est pas lui non plus que l'on consultera, s'il s'agit de construire des remparts ou  
· d'installer des ports ou des arsenaux, mais bien les architectes. De même encore, quand on  
· délibérera sur le choix des généraux, l'ordre de bataille d'une armée, l'enlèvement d'une place  
35 forte, c'est aux experts dans l'art militaire qu'on demandera conseil, et non aux experts dans la  
· parole. Qu'en penses-tu, Gorgias ? Puisque tu déclares que tu es toi-même orateur et que tu es  
· capable de former des orateurs, il est juste que tu nous renseignes sur ce qui concerne ton art.  
· Sois persuadé qu'en ce moment moi-même je défends tes intérêts. Peut-être en effet y a-t-il ici,  
· parmi les assistants, des gens qui désirent devenir tes disciples. Je devine qu'il y en a, et même  
40 beaucoup, mais qui peut-être n'osent pas t'interroger. Figure-toi donc, lorsque je te questionne,  
· qu'ils te posent la même question que moi : « Que gagnerons-nous, Gorgias, si nous suivons  
· tes leçons ? Sur quelles affaires serons-nous capables de conseiller la cité ? Sera-ce  
· uniquement sur le juste et l'injuste ou aussi sur les sujets mentionnés tout à l'heure par  
· Socrate ? » Essaie donc de leur répondre.

- 45 Gorgias — Oui, Socrate, je vais essayer de te dévoiler clairement la puissance de la  
· rhétorique dans toute son ampleur ; car tu m'as toi-même fort bien montré la voie. Tu sais, je  
· pense, que ces arsenaux et ces remparts d'Athènes et l'organisation de ses ports sont dus en  
· partie aux conseils de Thémistocle, en partie à ceux de Périclès, et non à ceux des hommes de  
· métier.
- 50 Socrate — C'est ce qu'on dit de Thémistocle, Gorgias. Quant à Périclès, je l'ai entendu moi-  
· même, quand il nous conseilla la construction du mur intérieur .
- Gorgias — Et quand il s'agit de faire un de ces choix dont tu parlais tout à l'heure, Socrate, tu vois  
· que les orateurs sont ceux qui donnent leur avis en ces matières et qui font triompher leurs opinions.
- Socrate — C'est aussi ce qui m'étonne, Gorgias, et c'est pourquoi je te demande depuis  
55 longtemps quelle est cette puissance de la rhétorique. Elle me paraît en effet merveilleusement  
· grande, à l'envisager de ce point de vue.
- Gorgias — Que dirais-tu, si tu savais tout, si tu savais qu'elle embrasse pour ainsi dire en elle-  
· même toutes les puissances. Je vais t'en donner une preuve frappante. J'ai souvent  
· accompagné mon frère et d'autres médecins chez quelqu'un de leurs malades qui refusait de  
60 boire une potion ou de se laisser amputer ou cautériser par le médecin. Or tandis que celui-ci  
· n'arrivait pas à le persuader, je l'ai fait, moi, sans autre art que la rhétorique. Qu'un orateur et  
· un médecin se rendent dans la ville que tu voudras, s'il faut discuter dans l'assemblée du  
· peuple ou dans quelque autre réunion pour décider lequel des deux doit être élu comme  
· médecin, j'affirme que le médecin ne comptera pour rien et que l'orateur sera préféré, s'il le  
65 veut. Et quel que soit l'artisan avec lequel il sera en concurrence, l'orateur se fera choisir  
· préférablement à tout autre ; car il n'est pas de sujet sur lequel l'homme habile à parler ne parle  
· devant la foule d'une manière plus persuasive que n'importe quel artisan. Telle est la puissance  
· et la nature de la rhétorique. Toutefois, Socrate, il faut user de la rhétorique comme de tous les  
70 autres arts de combat. Ceux-ci en effet ne doivent pas s'employer contre tout le monde  
· indifféremment, et parce qu'on a appris le pugilat, le pancrace, l'escrime avec des armes  
· véritables, de manière à s'assurer la supériorité sur ses amis et ses ennemis, ce n'est pas une  
· raison pour battre ses amis, les transpercer et les tuer. Ce n'est pas une raison non plus, par  
· Zeus, parce qu'un homme qui a fréquenté la palestre et qui est devenu robuste et habile à boxer  
75 aura ensuite frappé son père et sa mère ou tout autre parent ou ami, ce n'est pas, dis-je, une  
· raison pour prendre en aversion et chasser de la cité les pédotribes<sup>1</sup> et ceux qui montent à  
· combattre avec des armes : car si ces maîtres ont transmis leur art à leurs élèves, c'est pour en  
· user avec justice contre les ennemis et les malfaiteurs, c'est pour se défendre, et non pour  
· attaquer. Mais il arrive que les élèves, prenant le contrepied, se servent de leur force et de leur  
· art contre la justice. Ce ne sont donc pas les maîtres qui sont méchants et ce n'est point l'art  
80 non plus qui est responsable de ces écarts et qui est méchant, c'est, à mon avis, ceux qui en  
· abusent. On doit porter le même jugement de la rhétorique. Sans doute l'orateur est capable de  
· parler contre tous et sur toute chose de manière à persuader la foule mieux que personne, sur  
· presque tous les sujets qu'il veut ; mais il n'est pas plus autorisé pour cela à dépouiller de leur  
· réputation les médecins ni les autres artisans, sous prétexte qu'il pourrait le faire ; au contraire,  
85 on doit user de la rhétorique avec justice comme de tout autre genre de combat. Mais si  
· quelqu'un qui s'est formé à l'art oratoire, abuse ensuite de sa puissance et de son art pour faire  
· le mal, ce n'est pas le maître, à mon avis, qu'il faut haïr et chasser des villes ; car c'est en vue  
· d'un bon usage qu'il a transmis son savoir à son élève, mais celui-ci en fait un usage tout  
· opposé. C'est donc celui qui en use mal qui mérite la réprobation, l'exil et la mort, mais non le  
90 maître. PLATON, *Gorgias*, trad Emile Chambry, 1964 (1) professeur de gym

↳ sur la valeur politique et morale de la rhétorique (-387)

## Le mensonge est-il toujours blâmable ?

20. Augustin d'Hippone : "Est donc menteur celui qui pense quelque chose en son esprit, et qui exprime autre chose dans ses paroles, ou dans tout autre signe. **Quiconque énonce une chose qu'il croit ou qu'il s'imagine être vraie, bien qu'elle soit fausse, ne ment pas.** En effet, il a une telle confiance dans son énoncé qu'il ne veut exprimer que ce qu'il a dans l'esprit, et qu'il l'exprime en effet. Mais bien qu'il ne mente pas, il n'est cependant point irréprochable, s'il croit ce qu'il ne faut pas croire, ou s'il pense savoir une chose que lui ignore, quand même elle serait vraie : car il tient pour comme une chose inconnue. Ainsi donc mentir, c'est avoir une chose dans l'esprit, et en énoncer une autre soit en paroles, soit en signes quelconques. C'est pourquoi on dit du menteur qu'il a le cœur double, c'est-à-dire une double pensée : la pensée de la chose qu'il sait ou croit être vraie et qu'il n'exprime point, et celle de la chose qu'il lui substitue, bien qu'il la sache ou la croie fausse. D'où il résulte qu'on peut, sans mentir, dire une chose fausse, quand on la croit telle qu'on la dit, bien qu'elle ne soit pas telle réellement; et qu'on peut mentir en disant la vérité, quand on croit qu'une chose est fausse, et qu'on l'énonce comme vraie, quoiqu'elle soit réellement telle qu'on l'énonce, car c'est d'après la disposition de l'âme, et non d'après la vérité ou la fausseté des choses mêmes, qu'on doit juger que l'homme ment ou ne ment pas. On peut donc dire que celui qui énonce une chose fausse comme vraie, mais qui la croit vraie, se trompe ou est imprudent, mais on ne peut l'appeler menteur, parce qu'il n'a pas le cœur double quand il parle, qu'il n'a pas l'intention de tromper, mais que seulement il se trompe" (*De mendacio*, III, 3, 5, 14 (+395))
21. Pascal : « L'esprit de piété porte toujours à parler avec vérité et sincérité ; au lieu que l'envie et la haine emploient le mensonge et la calomnie [...] Quiconque se sert du mensonge agit par l'esprit du diable. » (*Les Provinciales*, Lettre XI du 18 août 1656)
22. **Arendt** : "[L]e zoroastrisme excepté, aucune des grandes religions n'a inclus le mensonge en tant que tel, à la différence du faux témoignage, dans son catalogue de péchés mortels.] C'est seulement avec l'apparition de la morale puritaine, qui coïncide avec celle de la science organisée dont le progrès devait être assuré sur le ferme terrain de la confiance en l'absolue sincérité de tous les savants, que les mensonges furent considérés comme des infractions sérieuses" (VP, p. 296).
23. Kant : "Et pourtant-je bien me dire : tout homme peut faire une fausse promesse quand il se trouve dans l'embarras et qu'il n'a pas d'autre moyen de sortir? Je m'aperçois bientôt ainsi que si je peux bien vouloir le mensonge, je ne peux en aucune manière vouloir une loi universelle qui commanderait de mentir; en effet, selon une telle loi, il n'y aurait plus à proprement parler de promesse, car il serait vain de déclarer ma volonté concernant mes actions futures à d'autres hommes qui ne croiraient point à cette déclaration ou qui, s'ils y ajoutaient foi étourdiment, me paieraient exactement de la même monnaie : de telle sorte que ma maxime, du moment qu'elle serait érigée en loi universelle, se détruirait elle-même nécessairement. » (*Fondements de la métaphysique des mœurs*, 1785)
24. **Montaigne** : "En vérité, mentir est un vice abominable, car nous ne sommes des hommes et nous ne sommes liés les uns aux autres que par la parole. Si nous en connaissions toute l'horreur et le poids, nous le poursuivrions pour le châtier par le feu, plus justement encore que d'autres crimes. Je trouve qu'on perd son temps bien souvent à châtier des erreurs innocentes chez les enfants, très mal à propos, et qu'on les tourmente pour des actes inconsidérés, qui ne laissent pas de traces et n'ont pas de suite. Mais mentir, et un peu au-dessous, l'obstination, me semblent être ce dont il faudrait absolument combattre l'apparition et les progrès : ce sont chez les enfants des vices qui croissent avec eux" (*Montaigne, Les Essais*, I, IX, 1580)

**25. Arendt** : " Quand nous sommes convaincus que certaines actions sont pour nous d'une nécessité vitale, il n'importe plus que cette croyance se fonde sur le mensonge ou la vérité : la vérité : la vérité en laquelle on peut se fier disparaît entièrement de la vie publique, et avec elle disparaît le principal facteur de stabilité dans le perpétuel mouvement des affaires humaines. » (MP, p. 17)

26. **Constant** : "Dire la vérité est un devoir. Qu'est-ce qu'un devoir ? L'idée de devoir est inséparable de celle de droits : un devoir est ce qui, dans un être, correspond aux droits d'un autre. Là où il n'y a pas de droits, il n'y a pas de devoirs. Dire la vérité n'est donc un devoir qu'envers ceux qui ont droit à la vérité. Or nul homme n'a droit à la vérité qui nuit à autrui. Voilà, ce me semble, le principe devenu applicable." (CONSTANT, B., *Des réactions politiques*, VIII, 1797)

27. **Rousseau** "C'est uniquement l'intention de celui qui les tient qui les apprécie et détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux n'est mentir que par l'intention de tromper, et l'intention même de tromper loin d'être toujours jointe avec celle de nuire à quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent il ne suffit pas que l'intention de nuire ne soit pas expresse, il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à personne en quelque façon que ce soit. Il est rare et difficile qu'on puisse avoir cette certitude ; aussi est-il difficile et rare qu'un mensonge soit parfaitement innocent. Mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour autrui est calomnie, c'est la pire espèce du mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction" (*Les Rêveries du promeneur solitaire*, IV (1782))

28 : **Platon** "Il n'y a donc pas de raison pour que Dieu mente ? — Il n'y en a pas. — Par conséquent la nature démoniaque et divine est tout à fait étrangère au mensonge. — Tout à fait, dit-il. [1414b-c] — Mais c'est un fait qu'il y a aussi la vérité, et que nous devons en faire le plus grand cas ! Car, si nous avons eu raison de dire tout à l'heure que, en réalité, tandis que la fausseté est inutilisable par les Dieux, elle est utilisable par les hommes sous la forme d'un remède, il est dès lors manifeste qu'une telle utilisation doit être réservée à des médecins, et que des particuliers incompetents n'y doivent pas toucher. — C'est manifeste, dit-il. — C'est donc aux gouvernants de l'État qu'il appartient, comme à personne au monde, de recourir à la fausseté, en vue de tromper, soit les ennemis, soit leurs concitoyens, dans l'intérêt de l'État ; toucher à pareille matière ne doit appartenir à personne d'autre. Au contraire, adresser à des gouvernants tels que sont les nôtres des paroles fausses est pour un particulier une faute identique, plus grave même, à celle d'un malade envers son médecin, ou de celui qui s'entraîne aux exercices physiques envers son professeur, quand, sur les dispositions de leur corps, ils disent des choses qui ne sont point vraies ; ou bien encore envers le capitaine de navire, quand, sur son navire ou sur l'équipage, un des membres de cet équipage ne lui rapporte pas ce qui est, eu égard aux circonstances, tant de sa propre activité que de celle de ses compagnons. — Rien de plus vrai, dit-il. (*République*, II 382ce – III 414bc (-380))

29 **Thomas d'Aquin** : **Un sage législateur passe sur les petites transgressions pour en éviter de plus grandes**" (*Somme théologique*, Ia IIae, 101, 3 ad.2) // "Le gouvernement humain dérive du gouvernement divin et doit le prendre pour modèle. Or Dieu, bien qu'il soit tout-puissant et souverainement bon, permet néanmoins qu'il se produise des maux dans l'univers, alors qu'il pourrait les empêcher, parce que leur suppression supprimerait de grands biens et entraînerait des maux plus graves. Ainsi donc, dans le gouvernement humain, ceux qui commandent tolèrent à bon droit quelques maux, de peur que quelques biens ne soient empêchés, ou même de peur que des maux pires ne soient encourus. C'est ce que dit S. Augustin : " Supprimez les prostituées et vous apporterez un trouble général par le déchaînement des passions. " Ainsi donc, bien que les infidèles pêchent par leurs rites, ceux-ci peuvent être tolérés soit à cause du bien qui en provient, soit à cause du mal qui est évité." (*Somme théologique*, Ia IIae, 10, 11)